



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES



Moi, Daniel Blake

RÉALISATION
KEN LOACH

SCÉNARIO
PAUL LAVERTY



SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

Moi, Daniel Blake

RÉALISATION
KEN LOACH

SCÉNARIO
PAUL LAVERTY

AVEC DAVE JOHNS ET HAYLEY SQUIRES

DURÉE : 97 MIN

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, RUE DARCET
75017 PARIS
TÉL. : 01 44 69 59 59

RELATIONS PRESSE

LAURENCE GRANEC ET BETTY BOUSQUET
92, RUE DE RICHELIEU
75002 PARIS
TÉL. : 01 47 20 36 66
PRESSE@GRANECOFFICE.COM

À CANNES

LAURENCE GRANEC : 06 07 49 16 49
BETTY BOUSQUET : 06 85 95 57 61

SYNOPSIS

Pour la première fois de sa vie, Daniel Blake, un menuisier anglais de 59 ans, est contraint de faire appel à l'aide sociale à la suite de problèmes cardiaques. Mais bien que son médecin lui ait interdit de travailler, il se voit signifier l'obligation d'une recherche d'emploi sous peine de sanction. Au cours de ses rendez-vous réguliers au « job center », Daniel va croiser la route de Rachel, mère célibataire de deux enfants qui a été contrainte d'accepter un logement à 450km de sa ville natale pour ne pas être placée en foyer d'accueil. Pris tous deux dans les filets des aberrations administratives de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui, Daniel et Rachel vont tenter de s'entraider...

PAUL LAVERTY

SCÉNARISTE

Avec Rebecca, la productrice, on pensait bien que Ken ne tarderait pas à avoir envie de s'atteler à un nouveau projet après JIMMY'S HALL, malgré ce qu'il avait annoncé. Et nous avons raison. C'est un riche mélange d'ingrédients qui a donné lieu à MOI, DANIEL BLAKE. La campagne de dénigrement systématique menée par la presse de droite contre tous les bénéficiaires de l'aide sociale, et relayée par plusieurs émissions de télévision haineuses qui se sont engouffrées dans la brèche, a attiré notre attention. La plupart des propos qu'on y entendait relevaient de la propagande la plus primaire : les médias se délectaient de la détresse de gens d'une manière obscène. Et c'était encore plus frappant si ces personnes étaient alcooliques puisqu'on pouvait alors se dire qu'ils dilapidaient l'argent des contribuables gagné à la sueur de leur front.

Rien d'étonnant à ce que cette campagne ait conduit à d'inimaginables aberrations. Selon plusieurs sondages, la plupart des gens estiment que les fraudes aux prestations sociales touchent plus de 30% des allocataires. En réalité, il s'agit de 0,7%. Rien d'étonnant non plus que plusieurs bénéficiaires des aides sociales aient subi des insultes et des humiliations, et que bon nombre d'entre eux aient même été agressés physiquement.

Cette distorsion délibérée de la réalité cadrerait parfaitement avec le discours d'austérité prôné par le gouvernement et par conséquent, l'abaissement des prestations est devenu un objectif prioritaire. Comment oublier les propos d'Osborne sur les « rideaux encore tirés » des hordes de tire-au-flanc encore dans leur lit au petit matin, lors de la dernière conférence du Parti conservateur ? Autre chose : seuls 3% du budget total des aides sociales sont redistribués aux chômeurs, tandis que 42% des ressources sont captées par les personnes âgées – électorat naturel des conservateurs – sous forme de pensions de retraite.

Mais le projet est vraiment né après que j'ai reçu un appel de Ken qui souhaitait que je le retrouve à Nuneaton, où il a passé son enfance et où il avait noué des liens très forts avec une association caritative s'occupant de sans-abris. On y a rencontré des travailleurs sociaux formidables qui nous ont présenté des jeunes auxquels ils étaient venus en aide. L'un d'entre eux nous a raconté son histoire. C'est sa manière, presque banale, d'évoquer le fait qu'il avait connu la faim, de nous parler de ses nausées et de ses étourdissements pendant qu'il était au travail (comme toujours, le contrat « zéro heure » favorise la précarité) qui nous a frappés. Tandis qu'avec Ken on sillonnait le pays à la rencontre d'autres témoins, nous avons entendu de nombreux récits. Les banques alimentaires ont été une extraordinaire source d'informations. En nous remémorant l'époque de MY NAME IS JOE ou de SWEET SIXTEEN, ou en remontant même aux premiers films de Ken, ce qui a nous a stupéfaits, c'est le phénomène actuel des banques alimentaires qui n'existaient pas autrefois.

Tandis qu'on recueillait de plus en plus de témoignages, on s'est rendu compte que beaucoup de gens doivent aujourd'hui choisir entre manger à leur faim et se chauffer. On a rencontré un homme remarquable en Écosse, qui avait de solides valeurs et qui s'exprimait bien : il cherchait désespérément un travail, mais il refusait catégoriquement les boulots sans intérêt qu'on oblige les bénéficiaires des allocations-chômage à prendre. Et il a écopé d'innombrables sanctions du Département des Affaires sociales. Il n'allumait jamais son chauffage, il ne se nourrissait que d'aliments en boîte très bon marché de chez Lidl et il a même failli avoir des engelures en février 2015.

On a aussi entendu parler de gens expulsés par « vengeance », autrement dit de locataires jetés à la rue parce qu'ils avaient eu l'audace de se plaindre de la vétusté ou de l'insalubrité

de leur logement. On nous a aussi raconté des exemples de gens pauvres chassés de Londres et relogés en grande banlieue, dans une sorte de « nettoyage social ». C'était impossible de ne pas se souvenir de l'époque où Ken, en 1966, a réalisé CATHY COME HOME avec ses camarades. Mais on n'en a jamais parlé ensemble.

À l'encontre des idées reçues, on a appris que la plupart de ceux qui fréquentent les banques alimentaires ne sont pas des chômeurs, mais les travailleurs pauvres qui n'arrivent plus à joindre les deux bouts. Les contrats « zéro heure » (contrat de travail ultra-flexible où le salarié se tient en permanence à la disposition d'une entreprise mais sans garantie de travail effectif) ont causé des dégâts chez beaucoup de gens, si bien qu'ils ne peuvent faire aucun projet à long terme et qu'ils se retrouvent à jongler entre des boulots intermittents et la complexité du système de prestations sociales.

Dans les banques alimentaires, nous avons aussi rencontré ceux qui avaient été sanctionnés par le Département des Affaires sociales (leurs allocations pouvaient être suspendues pendant un mois minimum jusqu'à trois ans). Certains témoignages étaient tellement surréalistes que si nous les avions intégrés au scénario, ils n'auraient pas été crédibles. Je pense par exemple à ce père qui a été sanctionné parce qu'il a voulu assister à la naissance de son enfant, ou à cet autre qui a été pénalisé parce qu'il s'est rendu à l'enterrement d'un membre de sa famille – alors qu'ils avaient informé l'administration. Les criminels sont traités de manière plus équitable, et les amendes sont souvent moins lourdes que les sanctions subies par les bénéficiaires d'allocations.

C'est ce qui nous a encouragés à rencontrer un autre groupe de gens très importants qui ont risqué leur travail pour nous aider : des agents du Département des Affaires sociales, qui ont accepté de nous parler sous couvert d'anonymat, nous ont dit être écoeurés par les sanctions que leur administration les avaient contraints à adopter. Un agent d'une antenne Pôle Emploi m'a montré un document indiquant le nombre de sanctions par salarié prises par lui et ses collègues, ainsi qu'une lettre d'accompagnement de son supérieur, précisant que seuls trois « conseillers emploi » avaient mis en œuvre suffisamment de sanctions le mois dernier. S'ils n'adoptaient pas davantage de sanctions, ils s'exposaient au dispositif orwellien du PIP, ou « Performance Improvement Plan » [« Programme d'amélioration personnelle », NdT].

Au passage, j'aimerais m'adresser aux dirigeants du Département des Affaires sociales et à leurs responsables politiques qui ont témoigné devant les Parlements du Royaume-Uni et d'Écosse, affirmant qu'il n'existe pas d'objectifs chiffrés en matière de sanctions : Vous êtes des menteurs sans vergogne qui vous réfugiez derrière votre jargon juridique, et vos employés en sont parfaitement conscients. On ne leur a peut-être pas fixé d'objectifs chiffrés précis, mais des exigences et des « attentes » leur ont été communiquées de manière implicite et ils ont donc été contraints de « faire du chiffre ».

Se nourrir. Se chauffer. Se loger. Autant de besoins élémentaires depuis la nuit des temps. On savait instinctivement qu'il fallait que ce film soit brut. Qu'il aille jusqu'à l'os. Les possibilités d'intrigues étaient infinies. Les personnages auraient pu ressembler aux jeunes de Nuneaton qui, tout en étant engagés sur des contrats « zéro heure », se démènent en s'occupant de SDF. Ils auraient pu être handicapés, étant donné qu'on a appris, de la bouche d'experts, que cette catégorie de la population subit en moyenne six fois plus que toute autre catégorie les suppressions d'allocation – ce qui est un scandale hallucinant ! La plupart des chômeurs sanctionnés sont psychologiquement fragiles, souffrant de dépression et d'autres pathologies psychiques. Selon les termes mémorables d'un fonctionnaire, ces cibles de choix étaient des proies faciles [« low hanging fruit » en anglais] qui pourraient donner son titre à une chanson bouleversante, accompagnant celle de Billie Holiday [allusion à « Strange Fruit », NdT].

L'univers des prestations sociales est très complexe, d'autant qu'il évolue sans cesse, notamment avec la mise en place progressive du « crédit universel » [allocation unique se substituant aux six anciennes prestations sociales, accordée sous condition de ressources et crédit d'impôt, NdT]. Mais une autre catégorie nous a interpellés. Il s'agit de ces hommes et de ces femmes, malades ou blessés, qui sollicitent l'allocation « Employment Support » [prestation à destination des demandeurs d'emploi souffrant d'une longue maladie ou d'un handicap, NdT]. Le bilan médical, conditionnant l'attribution de la prestation, a d'abord été sous-traité à une entreprise française, puis à un conglomérat américain après une série de scandales. Les témoignages que nous avons recueillis – et les pratiques révélées au grand jour – étaient nombreux. Un jeune médecin en colère m'a parlé de l'un de ses patients qui avait un cancer en phase terminale et qui pouvait à peine marcher : il a pourtant été jugé « apte au travail ». Un jour, il a fait une chute, à son domicile, et s'est blessé au visage. Une ambulance est arrivée chez lui, mais il a refusé de monter dans le véhicule parce qu'il devait se présenter à Pôle Emploi le lendemain et qu'il craignait qu'on lui supprime ses allocations s'il ne le faisait pas. Il est mort trois mois plus tard environ. Tant d'humiliations et de souffrances infligées à cet homme âgé au cours des derniers jours de sa vie...

Tous ces gens jugés aptes au travail sont contraints de passer 35 heures par semaine à rechercher un boulot. Dans certaines régions du pays, il y avait jusqu'à 40 personnes par offre d'emploi. Un universitaire m'a raconté qu'au cours de la dernière législature, il y avait en moyenne de 2,5 à 5 demandeurs par offre d'emploi. J'ai pensé au mythe de Sisyphe...

Daniel Blake et Katie Morgan ne s'inspirent pas des gens que nous avons rencontrés. On ne peut pas concevoir un scénario comme une simple transposition de l'univers des banques alimentaires ou des agences de Pôle Emploi. Dan et Katie sont donc des personnages de pure fiction mais ils se sont nourris de tous les témoignages que nous avons recueillis et de bien plus encore. Ils s'inspirent des centaines d'hommes et de femmes honnêtes, et de leurs enfants, qui ont accepté de nous raconter leur parcours le plus intime. Les visages de gens intelligents et rigoureux me reviennent en mémoire – de gens angoissés, de gens âgés se sentant agressés par la complexité du système et par les nouvelles technologies (beaucoup d'agents de Pôle Emploi nous ont confié qu'ils auraient aimé leur venir davantage en aide mais que leurs responsables, déterminés à réduire l'afflux de demandeurs d'emploi, les en empêchaient), de jeunes gens qui avaient perdu espoir bien trop tôt... Je me souviens de certains d'entre eux tremblant d'angoisse tout en racontant leur calvaire – et de beaucoup d'autres faisant de leur mieux pour conserver leur dignité, pris en étau dans ce dispositif bien mal nommé qu'est l'État-providence, et qui a toutes les caractéristiques du purgatoire. Et en effet, je vous le dis, à vous autres pères la morale qui produisez ces émissions de télévision obscènes attisant la haine et renforçant l'ignorance, il y avait aussi quelques alcooliques et toxicomanes tatoués aux parcours chaotiques !

Nous avons toujours vu à l'œuvre, dans la société britannique, cette tendance néfaste d'un État se comportant avec brutalité à l'égard des plus vulnérables. Il suffit de se souvenir des hospices de pauvres au XIX^{ème} siècle qui mettaient un point d'honneur à séparer les parents de leurs enfants pour s'assurer que les indigents ne se révoltent pas.

Le révérend Joseph Townsend, pasteur du XVIII^{ème} siècle, l'avait bien compris. «La faim dompte l'animal le plus sauvage », écrivait-il, en soutien à la réforme de l'État-providence. « Elle inculque l'honnêteté et le respect de l'autre, l'obéissance et la soumission... Seule la faim est à même de pousser les pauvres à travailler ».

Comme quoi, rien ne change...

ENTRETIEN AVEC KEN LOACH

RÉALISATEUR

On a entendu des rumeurs disant que JIMMY'S HALL serait votre dernier film. L'avez-vous envisagé sérieusement ? Et si oui, qu'est-ce qui vous a convaincu de vous atteler à MOI, DANIEL BLAKE ?

C'est en effet ce que j'ai dit au moment de la préparation de JIMMY'S HALL. Avant le début du tournage, j'avais le sentiment d'avoir une montagne à gravir, et je me suis dit : « Je ne pourrai plus jamais revivre une telle expérience ». Mais c'était une réflexion liée aux circonstances du tournage. Une fois le tournage terminé, bien entendu, tout est rentré dans l'ordre et je me suis demandé pourquoi j'en avais fait toute une affaire et ce qui m'avait tant inquiété ! Tandis qu'on achevait le montage de JIMMY'S HALL, je me suis dit qu'il y avait encore énormément d'histoires à raconter. Du coup, j'en ai parlé à Paul [Laverty]. Ce film était beaucoup plus modeste de toute façon : le tournage a duré à peine plus de cinq semaines, ce qui était beaucoup plus simple que sept semaines dans la tourbière irlandaise avec une pléiade d'acteurs. Mais s'il s'agissait d'un tournage plus intime, le sujet n'en est pas moins captivant.

Quels sont les thèmes au cœur de l'intrigue ?

Le point de départ a été l'attitude délibérément cruelle consistant à maintenir les gens dans la pauvreté et l'instrumentalisation de l'administration - l'inefficacité volontaire de l'administration - comme arme politique. On sent bien que le gouvernement cherche à faire passer un message : « voilà ce qui arrive si vous ne travaillez pas. Si vous ne trouvez pas de travail, vous allez souffrir ». Il n'y a pas d'autre explication à cette attitude. Et la colère que cette politique a provoquée chez moi m'a donné envie de faire ce film.

Comment avez-vous entamé vos recherches ?

J'ai toujours souhaité monter un projet dans ma ville natale de Nuneaton, dans les Midlands, et on s'est donc rendus sur place pour commencer à y rencontrer des gens. Je suis assez proche d'une association caritative qui s'appelle Doorway et qui est dirigée par une femme formidable, Carol Gallagher. Elle nous a présentés, Paul et moi, à tout un groupe de personnes qui n'arrivaient pas à trouver de travail pour diverses raisons - et principalement, parce qu'il n'y a pas assez d'emplois. Quand ils décrochaient un boulot, ils travaillaient en intérimaire, avec des revenus incertains et sans nulle part où loger. Un jeune homme adorable, soutenu par l'association, nous a montré sa chambre dans une maison occupée par d'autres personnes et c'était digne de Dickens. Il y avait un matelas à même le sol, un frigo et c'était presque tout. Paul lui a demandé si on pouvait se permettre de voir ce qu'il avait dans son frigo, il nous a dit « Aucun problème », et il a ouvert la porte : il n'y avait rien, ni lait, ni même un bout de gâteau - rien du tout. On lui a demandé à quand remontait la dernière fois où il avait dû se passer de nourriture, et il s'est contenté de dire : « Oh... » Il se trouve que la semaine précédente, il n'avait rien mangé pendant quatre jours. Il était véritablement affamé et il était aux abois. Il avait un ami qui travaillait en intérim. Un jour, l'agence avait demandé à cet ami à 5h du matin de se rendre à un entrepôt à 6h. Il n'avait aucun moyen de transport, mais il a réussi à y aller quand même. On lui a demandé d'attendre et à 5h45, on lui a annoncé qu'il n'y avait pas de boulot pour lui ce jour-là. On l'a renvoyé là d'où il venait, si bien qu'il n'a rien touché. On évoque cette humiliation permanente et ce sentiment constant de précarité.

À partir de la documentation que vous avez réunie et des témoignages que vous avez recueillis, comment avez-vous construit le récit ?

C'était sans doute la décision la plus difficile à prendre tant il y avait d'intrigues. On s'est dit qu'on avait déjà beaucoup mis en scène de jeunes gens - SWEET SIXTEEN en est un exemple et j'avais réalisé d'autres films sur des jeunes avant - et on a été frappés par le calvaire enduré par les quinquagénaires et les sexagénaires qui passe souvent inaperçu. Il y a une

génération de gens qui étaient qualifiés mais souvent travailleurs manuels vers la fin de leur vie professionnelle. Ils souffrent de problèmes de santé et ils sont incapables de reprendre le travail car ils ne sont plus assez vifs pour jongler entre deux intérim et passer d'un petit boulot à l'autre. Ils sont habitués à un cadre professionnel plus traditionnel et du coup, ils sont perdus. Ils sont déboussolés par les nouvelles technologies et de toutes façons ils ont des problèmes de santé, et puis ils se retrouvent pris en charge par l'« Employment Support » : ils peuvent être jugés aptes au travail alors qu'ils ne le sont pas. Le système impénétrable de l'administration écrase les individus. Il y avait tellement de témoignages qu'il nous a semblé qu'on allait dans la bonne direction, d'autant plus qu'il s'agissait d'une tranche d'âge qu'on n'avait pas encore explorée. Paul a imaginé le personnage de Daniel Blake et le projet a démarré.

Selon vous, l'administration est insaisissable par choix...

Oui. Elle a mis en place des agences Pôle Emploi, dont le but n'est pas d'aider les gens mais d'ériger des obstacles sur leur chemin. Il y a des conseillers, comme on les appelle, qui ne sont pas habilités à renseigner les gens sur les postes disponibles, alors qu'autrefois, ils les accompagnaient dans leur recherche d'emploi. On leur fixe des objectifs chiffrés de gens à pénaliser. S'ils ne sanctionnent pas suffisamment de monde, ils doivent suivre le « Programme d'amélioration personnelle ». Toutes ces mesures ont été imaginées à la suite d'études menées par des gens qui ont travaillé au département des Affaires sociales et à Pôle Emploi, ou qui ont milité au sein du syndicat PCS [Public and Commercial Services, sixième centrale syndicale britannique regroupant essentiellement les agents du service public, NdT] - les exemples ne manquent pas. En raison du système de sanctions, les gens n'ont plus les moyens de vivre et c'est ce qui a donné naissance aux banques alimentaires. Et le gouvernement semble se satisfaire de l'existence de celles-ci. Il envisage même d'affecter des conseillers emploi dans les banques alimentaires. Du coup, elles risquent d'être absorbées dans un vaste dispositif gouvernemental qui gère les problèmes liés à la pauvreté. Quel monde avons-nous donc créé ?

Avez-vous le sentiment que ce film soit particulièrement propre à notre époque ?

Je pense que ses racines plongent plus loin dans le temps. Ce phénomène remonte aux Poor Laws [les « lois sur les indigents », nées au XVIème siècle, étaient destinées à attribuer une aide financière aux plus démunis, NdT] et à l'idée selon laquelle il y aurait des pauvres qui méritent leur situation, et d'autres pas. Paul a déniché une citation brillante du révérend Joseph Townsend : « Seule la faim est à même de pousser les pauvres à travailler ». Cela date du XVIIIème siècle. Duncan Smith, ses successeurs et le gouvernement qui l'a soutenu ont délibérément utilisé la faim et la pauvreté comme moyens de pression pour obliger les gens à accepter des salaires très faibles et des emplois extrêmement précaires, tellement ils étaient désespérés. Les pauvres doivent accepter qu'on les tienne responsables de leur pauvreté.

Comment s'est déroulé le tournage dans les banques alimentaires ?

On s'est rendu dans plusieurs banques alimentaires à deux, et Paul en a visité davantage tout seul. Ce qui se déroule dans la banque alimentaire du film s'inspire d'un incident qu'on a raconté à Paul, si bien que tous les détails sont authentiques. C'est un phénomène épouvantable car on y croise des gens désespérés ! On était dans l'une de ces banques alimentaires, à Glasgow, et un homme s'est présenté à la porte. Il a jeté un œil à l'intérieur, il est resté là un moment, et puis il est reparti. Une des femmes qui travaillent là lui a couru après, parce qu'il était visiblement démuné, mais il n'a pas pu se résoudre à venir demander de la nourriture : l'humiliation était trop forte. Je pense que ce genre de choses se produit en permanence.

Pourquoi avez-vous décidé de situer le film à Newcastle ?

On est allés dans pas mal d'endroits : on s'est rendu à Nuneaton, à Nottingham, à Stoke et à Newcastle. On connaissait très bien le nord-ouest - on a beaucoup tourné à Liverpool

et Manchester et on s'est donc dit qu'on devrait sans doute essayer de découvrir une autre région. On ne voulait pas tourner à Londres qui souffre aussi de difficultés monumentales, mais qui sont d'un tout autre ordre. Et puis, Newcastle est d'une grande richesse culturelle. Comme Liverpool, Glasgow et ces autres grandes villes de bord de mer. C'est formidable d'y tourner, elles rendent magnifiquement bien à l'image, le patrimoine culturel y est très riche, et les particularismes linguistiques y sont très marqués. C'est une région qui affirme sa différence. Newcastle et le nord-est en général ont beaucoup à offrir, et on s'en rend compte rien qu'en marchant dans les rues avec une caméra.

Comment pourriez-vous décrire Daniel ? Quelles épreuves doit-il affronter ?

Dan, artisan qualifié, a longtemps été menuisier. Il a travaillé sur des chantiers, il a travaillé pour de petits entrepreneurs, il a été menuisier journaliser et il continue à fabriquer des objets en bois pour le plaisir. Mais sa femme est décédée, il a fait une crise cardiaque très grave et a failli tomber d'un échafaudage. On lui a interdit de reprendre le travail et comme il est toujours en convalescence, il touche l'allocation « Employment and Support ». Le film raconte sa volonté de s'en sortir, malgré ses difficultés, dès lors qu'il est jugé « apte au travail ».

Et Katie ?

Katie élève seule ses deux enfants en bas âge. Elle vivait dans un foyer à Londres jusqu'à ce que la municipalité lui trouve un appartement en dehors de la capitale dont le loyer est couvert par son allocation logement. Autrement dit, la municipalité n'a plus à payer la différence. Du coup, elle doit emménager dans un appartement de Newcastle. Le logement est plutôt correct, même s'il nécessite des travaux, mais elle commence alors à avoir des ennuis avec l'administration. Elle a l'obligation de se rendre à Pôle Emploi - or elle doit aussi essayer de se repérer dans une ville qu'elle ne connaît pas, avec ses deux enfants, si bien qu'elle rate le rendez-vous. Elle est sanctionnée et les problèmes commencent ... Elle n'a personne de sa famille dans la région, ni soutien, ni argent. Et puis, elle rencontre Dan. Ils essaient de s'épauler l'un l'autre.

Le film évoque très souvent le poids d'une administration étouffante. Comment avez-vous cherché à transposer cette idée dans le film ?

Tout d'abord, je pense que c'est un phénomène que la plupart d'entre nous connaissons bien : c'est ce qui permet au récit de fonctionner. Quand on a affaire à une administration aussi consternante de bêtise, aussi ouvertement déterminée à vous rendre fou, on éprouve une terrible frustration qui peut donner lieu à de vraies scènes d'humour noir. À mon avis, si on arrive à raconter cela de manière réaliste, et si on réussit à percevoir les sous-entendus d'une relation entre un citoyen lambda et un fonctionnaire, au guichet ou au téléphone, on devrait en comprendre l'humour, la cruauté et, au final, le tragique. « Les pauvres sont responsables de leur pauvreté ». Voilà qui protège le pouvoir de la classe dominante.

Quelles qualités recherchez-vous pour les interprètes de Dan (Dave Johns) et de Katie (Hayley Squires) ?

S'agissant de Dan, on voulait que le comédien exprime le bon sens du citoyen lambda. Chaque jour, il s'est levé le matin pour aller au travail, il a travaillé aux côtés de ses collègues et copains, il a partagé les blagues et la complicité. Ça, c'était son quotidien jusqu'à ce qu'il tombe malade et que sa femme ait besoin d'être aidée. Au départ, il a perdu son travail parce qu'il devait s'occuper d'elle, et du coup, il s'est retrouvé un peu à la dérive. Outre le sens de l'humour, je voulais quelqu'un de sensible et de nuancé, et non pas une caricature de prolétaire que pas mal de films attribuent aux rôles d'ouvriers. Quant à Katie, elle est victime des circonstances, mais elle est réaliste et elle a des capacités. Elle a tenté de faire des études : elle a échoué à l'école, mais elle prend des cours par correspondance. Elle essaie de s'en sortir entre ses deux enfants et la vie dans un foyer, si bien que ses études en ont fait les frais. Quand on lui offre la possibilité de loger dans un appartement avec jardin, elle se dit qu'elle va peut-être pouvoir refaire sa vie.

Dave Johns est à la fois humoriste et comédien. Pourquoi l'avez-vous retenu ?

Traditionnellement, les humoristes qui se produisent sur scène sont des hommes ou des femmes qui connaissent bien le monde ouvrier et l'humour vient justement de cette proximité avec ce milieu. Souvent, les humoristes peuvent se permettre de tourner en dérision les difficultés du quotidien. Mais il faut absolument qu'ils aient le sens du rythme : celui-ci est propre à leur personnalité. En général, ils sont marqués par leurs origines et leur personnage sur scène s'en fait l'écho - et c'est ça que nous recherchions. Dave possède cette dimension. Il est de Byker, où nous avons tourné certaines scènes. C'est un vrai Geordie [surnom des habitants de Tyneside, dans le nord-est de l'Angleterre, NdT], il a l'âge du rôle, et c'est un garçon d'origine ouvrière capable de vous faire rire et sourire - ce qui correspond à ce que l'on voulait.

Qu'est-ce qui vous intéressait chez Hayley Squires, qui campe Katie ?

Nous avons rencontré pas mal de jeunes femmes qui, chacune à leur manière, étaient intéressantes, mais là encore, Hayley venait d'un milieu ouvrier et elle a été magnifique. À chaque fois qu'on essayait quelque chose de nouveau, elle était d'une justesse incroyable. Elle n'essaie pas d'édulcorer son langage ou l'âpreté de ses origines de quelque manière que ce soit. Elle est tout simplement d'une totale sincérité.

Comment s'est passé le tournage ?

Tout d'abord, l'écriture de Paul est toujours d'une grande précision et d'une formidable vitalité. Autrement dit, on tourne rarement des prises dont on ne se sert pas par la suite. Le plus important dans un tournage, c'est le planning, la préparation, l'organisation, le choix de l'ensemble des comédiens et des décors avant le début du tournage. Pour y parvenir, on a besoin d'une équipe de gens qui comprennent parfaitement l'esprit du projet et qui s'y sentent engagés artistiquement. Et c'est exactement ce qui s'est passé : tous mes collaborateurs étaient d'une efficacité extraordinaire et ont fait preuve d'un formidable sens de l'humour. C'est ce qui vous permet de tenir, car cela signifie que vos efforts sont récompensés. C'est un bonheur de travailler avec des amis proches et, surtout, on s'est acheté une petite machine à café qui ne nous a pas quittés ! C'était un élément essentiel : un bon expresso nous permettait de tenir toute la journée.

Vous avez changé votre approche du montage. Dans quelle mesure ? Et pourquoi ?

Cela fait des années qu'on montait nos films sur support photochimique, mais on s'est rendu compte que les laboratoires qui pratiquaient cette méthode étaient en train de disparaître. Le problème majeur, c'était le coût de tirage des éléments sonores, puis de l'ensemble des rushes. Je ne pouvais plus justifier de telles dépenses et du coup, à contrecœur, on a monté le film sur Avid. Il y a des avantages, mais je trouve que le montage traditionnel est une approche plus humaine : on voit concrètement ce qu'on a accompli à la fin de la journée. Avid est plus rapide, mais je ne pense pas qu'au final, on gagne du temps. Je trouve simplement que le côté « tactile » du photochimique est plus intéressant.

Faites-vous des films en espérant qu'ils peuvent faire bouger les lignes ? Si oui, qu'espérez-vous avec MOI, DANIEL BLAKE ?

Cela me fait penser à ce vieux slogan marxiste : « Agitation, éducation, organisation ». On peut provoquer une agitation avec un film, on ne peut guère éduquer qui que ce soit - même si on peut soulever des questions - et on ne peut rien organiser, mais on peut vraiment susciter des remous. Et je pense que c'est un formidable objectif en soi, parce que faire preuve de complaisance à l'égard de phénomènes intolérables est tout simplement inacceptable. Le principe même de la dramaturgie, c'est de confronter des personnages à des situations qui ne peuvent se régler que par le conflit. Et si on arrive à déceler cette dramaturgie dans des phénomènes non seulement universels mais très actuels, c'est encore mieux. Je pense que la colère peut s'avérer très constructive si le spectateur, en quittant la projection, a un sentiment d'inachevé et qu'il se dit qu'il doit agir en relevant un défi.

C'est le 50ème anniversaire de votre film CATHY COMES HOME cette année. Quels points communs voyez-vous entre ce long métrage et MOI, DANIEL BLAKE ?

Les deux films racontent l'histoire de gens dont la vie est profondément bouleversée par leur situation économique. C'est une réalité qui nous a très souvent inspirés mais elle est particulièrement saillante dans MOI, DANIEL BLAKE. La mise en scène, bien entendu, est très différente. Quand on tournait CATHY, on se baladait avec une caméra à l'épaule, on l'installait, on tournait et le tour était joué. Le film a été tourné en trois semaines. Il est clair que, sur le plan politique, le monde que l'on découvre dans MOI, DANIEL BLAKE est plus cruel encore que celui dans lequel vivait Cathy. L'économie de marché nous a inexorablement conduits à ce désastre. Il n'aurait pas pu en être autrement. Le libéralisme favorise le maintien d'une classe ouvrière vulnérable et facile à exploiter. Ceux qui luttent pour leur survie font face à la pauvreté. Et il faut montrer que les pauvres sont responsables de leur condition. C'est soit la faute du système, soit la faute des gens. Comme personne ne veut changer le système, il n'y a pas d'autre choix que d'affirmer que c'est la faute des gens.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE KEN LOACH

2016	MOI, DANIEL BLAKE
2014	JIMMY'S HALL
2013	L'ESPRIT DE 45
2012	LA PART DES ANGES Prix du Jury au Festival de Cannes, Prix du Public au Festival de San Sebastian
2011	ROUTE IRISH
2009	LOOKING FOR ERIC Prix du Jury Œcuménique au Festival de Cannes
2007	IT'S A FREE WORLD Prix du Meilleur Scénario au Festival de Venise
2006	LE VENT SE LÈVE Palme d'Or du Festival de Cannes, Prix de la Meilleure Photographie aux European Film Awards, Meilleur film et Prix du Public aux Irish Film and Television Awards, Prix Spécial du Jury aux British Independent Film Awards
2004	JUST A KISS César du Meilleur Film de l'Union Européenne, Prix du Jury Œcuménique au Festival de Berlin
2002	SWEET SIXTEEN Prix du Meilleur Scénario au Festival de Cannes
2001	THE NAVIGATORS Children and Cinema Award au Festival de Venise
2000	BREAD AND ROSES Prix du Jury au Festival de Temecula Valley
1998	MY NAME IS JOE Prix d'Interprétation masculine pour Peter Mullan au Festival de Cannes, Prix du Meilleur Réalisateur britannique aux British Independent Film Awards
1996	CARLA'S SONG
1995	LAND OF FREEDOM César du Meilleur Film étranger, Prix FIPRESCI et Prix du Jury Œcuménique au Festival de Cannes
1994	LADYBIRD Prix du Jury Œcuménique au Festival de Berlin
1993	RAINING STONES Prix du Jury au Festival de Cannes, Prix du Meilleur Film aux Evening Standard British Film Awards
1991	RIFF-RAFF Prix du Meilleur Film aux European Film Awards, Prix FIPRESCI au Festival de Cannes
1990	SECRET DÉFENSE Mention Spéciale du Jury Œcuménique et Prix du Jury au Festival de Cannes
1986	FATHERLAND
1981	REGARDS ET SOURIRES Mention Spéciale du Jury Œcuménique au Festival de Cannes
1979	BLACK JACK
1971	FAMILY LIFE Prix FIPRESCI au Festival de Berlin
1969	KES
1967	PAS DE LARMES POUR JOY

ENTRETIEN AVEC DAVE JOHNS

DANIEL BLAKE

Qui est Daniel Blake ?

Dan a près de 60 ans et il a été menuisier toute sa vie. Quand il s'engage à faire quelque chose, il le fait. Il s'est occupé de sa femme, mais depuis son décès, il est un peu paumé. Et puis, il fait une crise cardiaque : son médecin lui explique qu'il ne peut plus travailler et il se retrouve face à l'administration et à des fonctionnaires tatillons qui refusent catégoriquement de l'écouter. C'est ce qui le fait bondir : il essaie alors de gérer la situation à sa façon, en étant très direct, en restant digne et en faisant appel à son sens de l'humour. Mais c'est de plus en plus difficile car tout joue en faveur de l'administration : le système cherche à l'abattre. Il rencontre ensuite Katie, qui arrive de Londres avec ses deux enfants, et ils deviennent amis. Elle est aux abois, et je pense qu'il considère Katie comme une cause qui vaut le coup de se battre. Il veut lui venir en aide, sans se rendre compte qu'il est lui-même dans une mauvaise passe.

Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

Bon Dieu ! C'était hallucinant ! Je suis humoriste. J'ai fait un peu de théâtre, et l'an dernier, un producteur avec qui j'avais travaillé m'a dit qu'il venait de recevoir une proposition de rôle nécessitant capacité d'improvisation et potentiel comique. Tout à fait dans mes cordes ! Du coup, j'ai envoyé un email à Kathleen [Crawford, la directrice de casting] en lui écrivant : « Je suis humoriste et j'ai déjà joué quelques rôles. On m'a dit que vous recherchez quelqu'un. Je n'ai pas de CV, mais vous pouvez consulter mon site web ». Quelques semaines plus tard, on m'a rappelé pour me fixer un rendez-vous avec Ken. On a un peu discuté de ce que je faisais, et on a parlé de mon père : il était menuisier dans le nord-est de l'Angleterre, si bien que je connaissais bien le milieu de Dan. J'ai ensuite passé un essai et la première personne avec qui j'ai fait mon impro, c'était Hayley [Squires] qui a ensuite décroché le rôle. On a joué une scène et ça a très bien fonctionné. Personnellement, j'étais déjà heureux d'avoir pu rencontrer Ken. Et puis, on m'a rappelé. Finalement, au bout de quelques essais supplémentaires, il nous a téléphoné. « Bonjour, c'est Ken », m'a-t-il dit. « Ça vous dirait de jouer dans mon film ? » Je lui ai répondu : « Est-ce que ça me dirait de jouer dans votre film ? Vous pensez vraiment que ça mérite réflexion de ma part ? »

Qu'avez-vous pensé du tournage ?

Le premier jour, pour être honnête, je flippais à mort, vraiment. Il y avait cette petite voix dans ma tête qui me disait : « Tu vas te faire repérer. Tu vas être démasqué, parce que tu n'es pas capable de faire ça ». Et j'ai essayé de chasser cette voix sinistre. Mais Ken a été adorable. Il m'a dit : « Cherche les réponses en toi ». Ça avait l'air évident mais tout à coup, j'ai eu le sentiment qu'une porte s'ouvrait. J'ai puisé dans toutes sortes de souvenirs et j'ai repensé à mon père, à son parcours et à sa manière d'être. Ça peut avoir l'air un peu idiot, mais c'est quelque chose qui vous imprègne profondément. On ne peut pas se contenter de se dire : « je vais juste réciter mon texte qui a été écrit par le scénariste ». Si on puise en soi et qu'on arrive à vivre la situation du personnage, elle finit par gagner tout votre être et vous jouez alors le rôle avec naturel et sincérité. Dès l'instant où j'ai compris ce qu'il avait voulu dire, tout s'est éclairci. Je tiens vraiment à remercier Ken de m'avoir accompagné et permis de révéler des facettes de ma personnalité que je ne soupçonnais pas. C'était formidable de pouvoir recourir à ces émotions dans une fiction, notamment pour la scène où on s'est retrouvés tous les deux, Katie et moi, à discuter. Je savais bien qu'il y avait des gens autour de nous, mais je n'ai pris conscience de leur présence qu'au moment où Ken a dit : « Parfait, coupez ». Moi, je continuais à pleurer dans mon coin, vous vous rendez compte ?

Qu'avez-vous appris sur le système des prestations sociales ?

J'ai été sidéré par ce que j'ai appris ! La dernière fois que j'ai bénéficié d'allocations-chômage remonte sans doute aux années 70, moment où j'ai quitté le système scolaire. C'était l'époque des Bourses du Travail : on allait sur place parce qu'on n'avait pas de travail, on s'inscrivait, et on vous demandait le genre de poste que vous recherchiez. Et puis, on allait chercher son allocation. Je ne pense pas que les gens se rendent vraiment compte de ce qu'on fait endurer aux chômeurs à l'heure actuelle : tout est conçu pour les évincer du système. À mon sens, on cherche à les écœurer. Cela m'a vraiment choqué. Ça va faire 50 ans que CATHY COME HOME a été réalisé, et rien n'a changé...

Comment vous êtes-vous préparé au film ?

J'ai suivi un apprentissage de menuiserie. Par ailleurs, il existe un endroit à Byker, sous le pont, où les SDF et les gens qui ont des difficultés sociales peuvent se rendre et réparer des meubles. Ensuite, les meubles sont vendus en magasin, si bien que le système est autofinancé. Il y a un sculpteur sur bois qui travaille là-bas et du coup, j'ai passé deux jours sur place et j'ai appris à fabriquer les poissons que Dan aime sculpter. J'en ai fait un moi-même de A à Z, je l'ai entièrement poncé et je l'ai donné à ma fille. Ça voulait dire que j'étais à même de manier les outils correctement dans le film ; et quand on a tourné les scènes où je sculpte le bois, elles avaient l'air crédible. D'ailleurs, ça avait un effet thérapeutique de simplement poncer ce morceau de bois. Ma fille n'en revenait pas que j'aie réussi à fabriquer ça tout seul. Moi non plus, pour être tout à fait honnête...

ENTRETIEN AVEC HAYLEY SQUIRES KATIE

Qui est Katie ?

Katie est une jeune femme de 27 ans, originaire du sud de Londres, qui a une fille de 10 ans et un fils de 7 ans. Deux ans avant qu'elle emménage à Newcastle, elle a été victime d'une « expulsion par vengeance » à Londres. Elle louait une maison dans le parc privé, elle a signalé que la chaudière ne marchait pas et elle s'est retrouvée virée de chez elle ! C'est un phénomène très courant à Londres à l'heure actuelle. Du coup, elle a dû quitter sa maison et elle a été placée dans un foyer pour sans-abris par la municipalité. Elle y a vécu pendant deux ans, avant que la municipalité ne lui propose un autre logement... à Newcastle ! Elle n'a pas eu le choix et elle a dû déménager. Mais elle n'avait jamais mis les pieds à Newcastle jusque-là. Sa mère vit à Londres et elle se retrouve donc dans une ville où elle ne connaît personne. Quand on fait la connaissance de Katie, elle se rend à Pôle Emploi pour son transfert de dossier, laisser sa nouvelle adresse et revoir son contrat de demandeur d'emploi. Elle arrive une demi-heure en retard au rendez-vous avec ses enfants parce qu'elle s'est perdue : encore une fois, elle ne connaît pas la ville. Et on lui annonce qu'elle va être sanctionnée. Cela veut dire qu'elle n'aura plus d'argent pendant un mois. Du coup, quand on découvre mon personnage à l'écran, Katie est déjà dans une mauvaise passe.

Comment rencontre-t-elle Dan ?

Il est à Pôle Emploi pour des raisons qui lui sont propres, il tente de lui venir en aide, une dispute éclate et on les chasse du centre. À partir de là, ils nouent une vraie complicité parce qu'ils sont dans des situations similaires.

Quel est votre parcours et comment êtes-vous arrivée sur le film ?

J'ai décroché mon diplôme d'art dramatique de Brusford College. J'écris aussi et je viens de démarrer un scénario. Après mes études, je n'ai pas fait grand-chose pendant deux ans, et puis les propositions ont commencé à arriver : j'ai tourné dans quelques séries et j'ai décroché des seconds rôles au cinéma. J'avais enregistré deux essais pour Kathleen, la directrice de casting, sans la rencontrer personnellement. On m'a appelée l'été dernier pour me parler du casting qu'organisait Ken Loach pour son nouveau film et me dire qu'il rencontrait des filles de Londres correspondant à l'âge du rôle. Je ne savais rien du projet, il n'y avait pas encore de scénario, et on m'a juste dit qu'il souhaitait me rencontrer. J'ai donc fait la connaissance de Ken et Kathleen, et nous avons discuté environ un quart d'heure. Tout est parti de là.

Qu'est-ce qu'ils voulaient savoir ?

Ils m'ont posé des questions sur ma vie : ils m'ont demandé où j'avais grandi, à quoi ressemblaient mes parents, ce qu'ils faisaient dans la vie. J'ai grandi dans le sud de Londres et quand j'ai eu 14 ans, on a déménagé dans le Kent. Mes parents voulaient quitter Londres. Du coup, j'ai parlé à Ken du changement que cela représente d'habiter à Londres et d'emménager dans une petite ville. On a évoqué ce que je pourrais faire comme métier si je n'étais pas comédienne ; on a aussi parlé de mon frère et de ma famille. Si je n'avais pas réussi mes études, je pense que ma situation serait assez proche de celle de Katie. J'ai des amies qui sont dans ce genre de situation - pas au point d'être sanctionnées par l'administration, mais qui élèvent seules leurs enfants. J'ai toujours été entourée de gens qui avaient des difficultés.

Comment avez-vous trouvé Dave Johns la première fois que vous l'avez rencontré ?

C'était très agréable parce qu'on a simplement discuté. Loin de moi l'idée de dire que les acteurs sont tous imbus d'eux-mêmes, mais c'est vrai qu'avec un comédien d'une soixantaine d'années qui a une telle expérience, on a l'habitude, audition après audition, de le voir s'efforcer de se montrer sous son meilleur jour. Pas Dave ! Il racontait des blagues, et du coup, l'ambiance était détendue et très sereine. Je n'avais pas du tout l'impression qu'il essayait de montrer ce qu'il savait faire - j'avais le sentiment qu'on pouvait simplement discuter à bâtons rompus et que [Ken et Kathleen] allaient découvrir tout ce qu'ils souhaitaient savoir au cours de cette conversation.

Ce tournage est-il différent de vos précédentes expériences ?

Ah oui, totalement différent ! J'ai une formation théâtrale, mais je n'ai joué que dans une seule pièce depuis la fin de mes études. Tout ce que j'ai fait par ailleurs a été pour le cinéma. En général, on vous communique un texte en vue d'une lecture, on vous explique le profil du personnage et, si vous avez de la chance, on vous remet le scénario intégral pour que vous fassiez une lecture à partir du texte réel. Et bien entendu, avec Ken, ce n'est pas le cas. Il y a un truc que j'ai compris : il utilise rarement le mot « improvisation » - il préfère parler de « conversation ». Il avait l'habitude de nous dire : « Je vous fais un topo : voilà où en sont vos personnages, et voilà quel est leur objectif pour s'en sortir. Maintenant, discutez entre vous ». Globalement, c'est mon meilleur souvenir... Je suis un peu émue rien qu'en y repensant ! Ken est l'un de mes héros : j'ai vu ses films, je connais ses engagements et je sais ce qu'il incarne. C'est la même chose en ce qui concerne Paul et Rebecca [O'Brien, la productrice, NdT] : le travail qu'ils ont accompli depuis une vingtaine d'années est remarquable. Cette expérience tranche avec tout ce que j'ai fait jusque-là : je ne savais jamais ce qui allait se passer par la suite et je devais faire totalement confiance au réalisateur et à toute l'équipe. Je n'ai pas eu le sentiment d'avoir fait partie d'un groupe d'acteurs, mais d'une équipe, tout simplement. Il règne une grande sérénité sur le plateau et chacun des collaborateurs de Ken est là pour vous aider. Comme s'ils étaient là pour vous protéger et se soucier de votre bien-être.

ENTRETIEN AVEC REBECCA O'BRIEN PRODUCTRICE

Comment ce projet est-il né ?

Je crois que Paul et Ken avaient très envie de retravailler ensemble. Paul avait mené des recherches sur le sujet et poussé Ken à s'y investir. Comme d'habitude, Paul nous a fait part de témoignages passionnants et on ne pouvait plus faire autrement que de se lancer. Par la suite, Ken et Paul ont effectué quelques repérages. Ils ont visité une banque alimentaire à Glasgow, et se sont rendus dans plusieurs villes des Midlands, comme Stoke, Nuneaton où Ken a grandi, etc. C'était en partie pour dénicher des lieux de tournage mais aussi pour se confronter à la réalité des témoignages et rencontrer les gens que Paul avait contactés. C'était en hiver. Ensuite, Paul est reparti et je crois qu'il n'a pas entamé l'écriture avant mars ou avril [2015], voire mai ; et puis il a très vite rédigé le scénario. Je travaillais sur un autre film mais dès qu'il a terminé, on s'est dit que ça valait la peine de développer ce projet, et ce rapidement. Je crois qu'on avait tous le sentiment qu'il était essentiel de raconter ce genre d'histoire. On a donc décidé de se jeter à l'eau et de s'y atteler tant que ce type de problématique était aussi actuel et sensible.

De quoi parle le film ?

Il s'attache à la crise des prestations sociales qui sévit en Grande-Bretagne à l'heure actuelle. Le système tend des pièges aux gens pour qu'ils en soient exclus et pour diminuer ainsi le nombre de demandeurs. Ceux qui ont légitimement droit à la protection sociale renoncent. C'est exactement de cela que parle le film.

Aviez-vous peur qu'un film abordant la question des prestations sociales manque de dramaturgie ?

Pas du tout. L'indignation de Paul Laverty et les recherches qu'il a faites lui permettent de dénicher des intrigues solides. Et sa capacité à construire un cadre narratif dans lequel inscrire les témoignages qu'il recueille est telle qu'il donne le sentiment que son écriture est naturelle et fluide.

Comment avez-vous financé MOI, DANIEL BLAKE ?

Comme toujours, nos formidables partenaires français nous ont soutenus. Why Not Productions et la société de ventes internationales Wild Bunch nous ont financés pendant le développement et la préparation. On a décidé d'avancer très vite, et de tourner en juillet. Du coup, j'ai déposé notre dossier de demande d'aide au BFI et à la BBC en juin, et je leur ai envoyé un scénario dès qu'il a été finalisé. C'était un délai très court pour eux, mais BBC Films nous a rejoints - c'est la première fois que nous décrochons le financement de BBC Films - et le BFI également. Comme tout s'est passé très vite, je crois qu'ils avaient épuisé l'essentiel de leur budget annuel, si bien qu'on n'a pas obtenu autant qu'on aurait pu l'espérer, mais nos partenaires français nous ont permis de boucler le budget. Ils ont de nouveau convaincu Les Films du Fleuve, nos partenaires belges, de nous accompagner et on a donc conclu une coproduction avec la Belgique et la France. Globalement, c'est un budget un peu plus modeste que nos derniers films, notamment parce qu'il y a moins d'acteurs. C'est davantage une œuvre intimiste.

On a entendu dire que JIMMY'S HALL aurait pu être le dernier long métrage de Ken, mais le revoilà au sommet de sa forme ! Pensez-vous que le sujet de ce film l'ait galvanisé ?

Oui. C'est formidable, pour lui comme pour Paul, de s'atteler à un projet aussi sensible politiquement et aussi important. Il est totalement d'actualité, et on avait le sentiment qu'il était vital de le mener à bien. Cette vitalité inspire Ken et Paul et cela se voit dans le film. C'est toujours difficile pour quiconque de faire un film, mais le sujet et la collaboration avec

ces comédiens ont galvanisé Ken. Je pense en effet que c'est extraordinaire de le voir aussi débordant d'énergie. Il y a des jours où je me dis « si seulement on pouvait continuer à faire des films ensemble sans jamais s'arrêter... »

Le cinéma engagé existe-t-il encore en Angleterre à l'heure actuelle, ou êtes-vous les seuls à creuser ce sillon ?

Je suis sûre que ce type de sujets intéresse certaines personnes, or la plupart des gens se détournent des problématiques politiques. Ils estiment que c'est un terrain miné mais étant donné que la jeune génération se politise de plus en plus, comme l'a montré l'élection de Corbyn [à la tête du Parti Travailleuse, NdT], elle s'y intéresse à nouveau. On entend des déclarations d'ordre politique de la part de réalisateurs, et plus encore d'artistes, mais je ne vois pas beaucoup de films engagés se monter. On pourrait penser qu'il y en a davantage et pourtant, Ken reste le porte-parole de toutes les générations et il a de nombreux jeunes fans. Quand on jette un œil aux réseaux sociaux, on constate qu'on est très suivis : je crois que c'est notamment parce que très peu de gens sont prêts à prendre des risques et à aborder des thèmes ouvertement politiques. C'est l'avantage de prendre de l'âge : on n'a plus rien à perdre, si bien qu'on ose dire tout haut ce qu'on pense.

En novembre, cela fera cinquante ans que CATHY COME HOME est sorti en salles. Considérez-vous MOI, DANIEL BLAKE comme une forme de prolongement naturel ?

On peut en effet y voir des parallèles très forts. Je vois ce film comme le prolongement de ce qui se passait il y a un demi-siècle, même si l'histoire est différente. À mes yeux, ce nouveau film prouve qu'il existe encore d'énormes problèmes liés au système de protection sociale, comme il en existait à l'époque, mais que ces difficultés se manifestent différemment. L'administration a imaginé un jargon qui est à peine croyable. Le vocabulaire du système des aides sociales est grotesque : les gens sont décrits comme des « bénéficiaires individualisés » et il faut faire état de sa « conditionnalité ». C'est ridicule ! Mais les parallèles avec le passé sont nombreux, et je trouve que c'est très important que Ken ait réalisé un film sur ce sujet, cinquante ans après CATHY, moment clé de sa carrière. Je crois que cela signifie qu'il faut continuer à creuser cette veine.

LISTE ARTISTIQUE

Daniel Blake
Katie
Ivan
Dylan
Daisy

Dave JOHNS
Hayley SQUIRES
Micky MC GREGOR
Dylan MC KIERNAN
Briana SHANN

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur
Scénariste
Image
Décors
Son
Casting
Costumes
Montage
Mixage
Musique
Directrice de production

Ken LOACH
Paul LAVERTY
Robbie RYAN
Fergus CLEGG
Ray BECKETT
Kahleen CRAWFORD
Joanne SLATER
Jonathan MORRIS
Kevin BRAZIER
George FENTON
Eimhear MCMAHON

Productrice
Producteurs délégués

Rebecca O'BRIEN
Pascal CAUCHETEUX
Grégoire SORLAT
Vincent MARVAL
LE PACTE
WILD BUNCH

Distribution France
Ventes Internationales

Le Pacte